

éclater entre les mains d'Herbert le fusil dont il devait se servir à la chasse au loup, l'avait armé ici, dans cette chambre...les balles qui ont troué ta poitrine avaient été vendues à ta mère par l'usurier Griffart.

—Je comprends, mon père, je comprends tout maintenant...Oh ! ne vous défendez pas ma mère ! car rien ne saurait vous excuser, pas même votre amour pour moi ; mais vous, mon père, suspendez l'arrêt de votre justice...La coupable en a appelé à Herbert, et il appartient à Herbert de prononcer...

Alors un homme sortit de l'ombre dans laquelle il était resté, et s'agenouillant devant le vieillard :

—Ta bénédiction, mon père ! ta bénédiction sur moi !

Ambroise Gerbier chancela et tomba défaillant dans les bras de Julien.

—Ce n'est rien, murmura celui-ci, la joie ne tue pas...J'avais promis de te ramener Herbert, le voici...Je l'ai retrouvé...tu sauras tout plus tard...Parle-nous, père, parle-nous.

—Est-ce vrai ? ce miracle est-il possible ? Mon fils, mon Herbert ! mon bien-aimé ! dans mes bras, dans mes bras, maintenant je puis mourir...

Herbert tomba dans les bras de son père, tandis que Julien regardait la malheureuse Lazarine qui demeurait à genoux la face cachée dans ses mains.

XVIII

Pa : donnez-nous comme nous pardonnons...

La mort plane sur la maison d'Ambroise Gerbier.

Depuis la nuit où Lazarine a révélé le crime dont elle s'est rendue coupable, cette créature orgueilleuse est brisée.

La honte plus que le remords la dévore et la tue. Elle repousse Ambroise qui, la voyant perdue, daigne la consoler, elle refuse de voir Julien dont elle redoute d'être méprisée, et plus encore Herbert qui lui doit le malheur de sa vie.

La misérable agonise dans un désespoir furieux. Elle tord ses bras avec rage, elle roule des yeux hagards, maudissant l'usurier qui l'a perdue par ses perfides conseils.

Les serviteurs s'éloignent avec effroi du lit de cette créature qui, condam-

née par les médecins, refuse de voir le prêtre.

Ils se demandent quelle haine souille cette conscience torturée pour que Dieu en soit banni sans retour.

Ambroise, assis dans la grande salle entre ses deux fils, a dû fuir un spectacle navrant. En Bretagne, un trépas semblable à celui de Lazarine est aussi rare qu'il semble monstrueux. Le prêtre s'étant présenté, Lazarine a chassé le prêtre.

—Que voulez-vous que j'attende de Dieu, crie-t-elle, jamais je ne l'ai ni aimé ni prié. Les règles de sa morale divine me semblaient trop pures, il m'eût défendu la haine, l'avarice, la sensualité...Il m'eût commandé d'aimer ce vieillard qui me tira de la pauvreté, cet Herbert dont je gaspillai la fortune...Et je voulais accaparer la richesse du fils de Madelonne, et supprimer le rival que gardait mon fils dans la tendresse de son père. Prier à cette heure, m'humilier devant vous ! jamais...J'ai vécu en haissant Dieu, et je ne veux pas le trouver dans l'éternité.

—Malheureuse ! s'écria le prêtre, espérez-vous échapper à sa justice ?

—Je ne sais pas ! fit Lazarine, mais si l'éternité existe, comme Satan je hairai Dieu durant cette éternité.

Rien ne parvint à triompher de la résistance de cette âme souillée, et le prêtre désolé s'éloignait du chevet de la malade, quand une religieuse franchit le seuil de la maison d'Ambroise Gerbier.

—Vous, sœur Sainte-Angèle ? dit le curé, vous ici !

—Lazarine se meurt, n'est-ce pas ?

—Oui, répondit le prêtre, et de quel mort !

—Il nous appartient de la rendre chrétienne.

—Elle m'a chassé avec des blasphèmes, dit le vieux prêtre.

—Je ne désespère pas encore, cependant, monsieur le curé ; vous priez tandis que je lui parlerai suivant l'impulsion de mon cœur.

—Faites, ma sœur, je me rends à l'église, si vous réussissez dans la tâche que vous vous êtes imposée, envoyez-moi chercher, j'attendrai devant le tabernacle.

Sœur Sainte-Angèle s'inclina, et monta lentement l'escalier.

Quand elle se trouva sur le palier, la